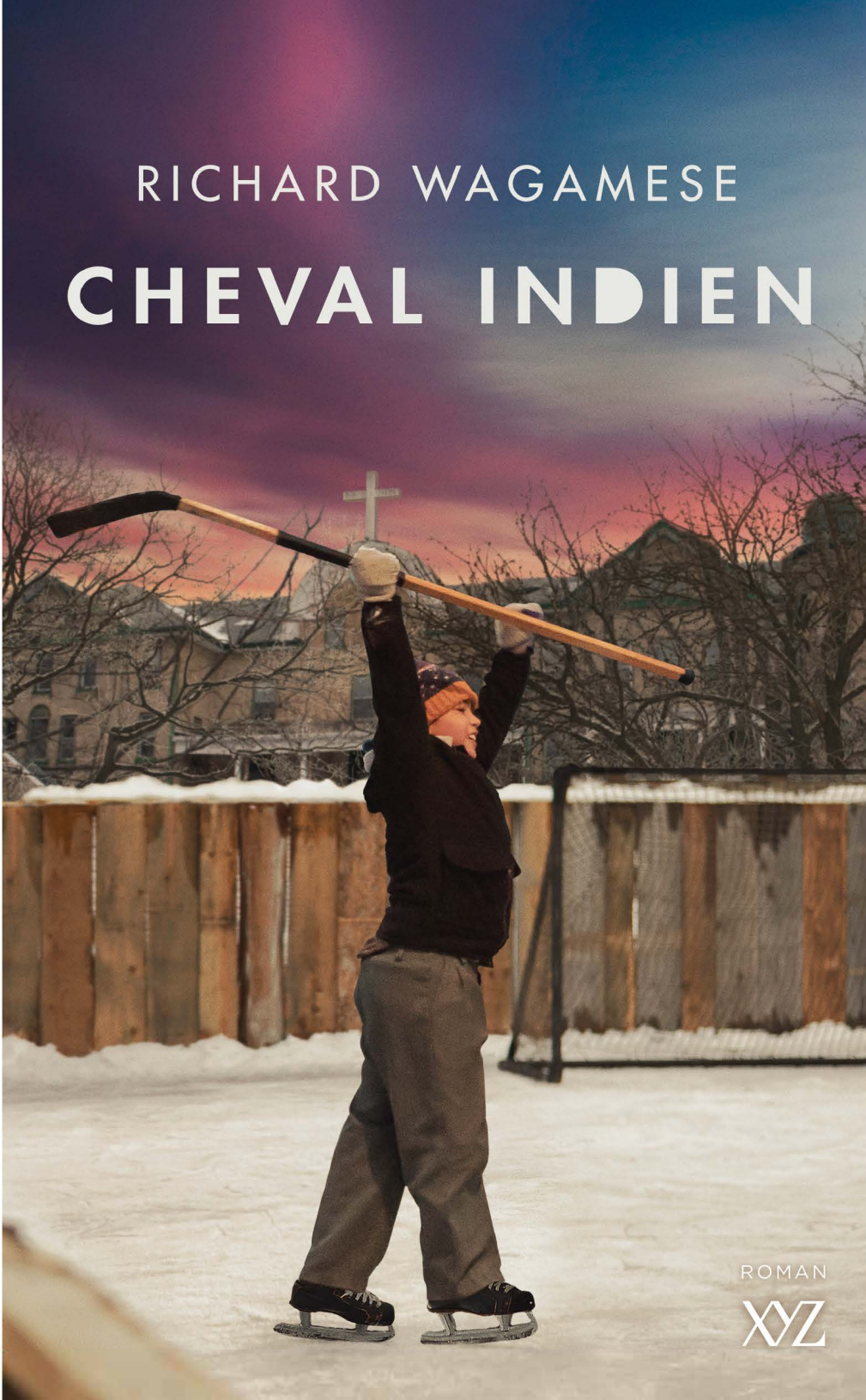
RICHARD WAGAMESE

CHEVAL INDIEN



ROMAN

XYZ

Cheval Indien

Du même auteur

Keeper'n Me, Toronto, Doubleday, Canada, 1994.

- 1994 Alberta Writers Guild Best Novel Award

A Quality of Light, Toronto, Doubleday, Canada, 1997.
For Joshua : An Ojibway Father Teaches His Son, Toronto, Doubleday, Canada, 2002.
Dream Wheels, Toronto, Doubleday, Canada, 2006.

- 2007 Canadian Authors Association Award for Fiction

Ragged Company, Toronto, Doubleday, Canada, 2008.
One Native Life, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2008.
The Next Sure Thing, Vancouver, Raven Books, 2011.
One Story, One Song, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2011.

- 2011 George Ryga Award for Social Awareness in Literature

Indian Horse, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2012.

- 2012 People's Choice winner in CBC's Canada Reads
- 2013 CODE's Burt Award for First Nations, Inuit and Métis Literature

Him Standing, Vancouver, Raven Books, 2013.
Medicine Walk, Toronto, Mc Clelland & Stewart, 2014 ; traduction française par Christine Raguet : *Les étoiles s'éteignent à l'aube*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2016.

- 2015 Banff Mountain Book Competition Awards

Embers : One Ojibway's Meditations, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2016.

- 2016 Bill Duthie Booksellers' Choice Award

Richard Wagamese

Cheval Indien

roman

traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

XYZ
éditeur

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Wagamese, Richard

[Indian Horse. Français]

Cheval Indien

Traduction : Indian Horse.
Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89772-076-6
ISBN 978-2-89772-077-3 (PDF)
ISBN 978-2-89772-078-0 (EPUB)

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III. Titre. IV. Titre : Indian Horse. Français.

PS8595.A363I6414 2017 C813'.54 C2017-941204-3
PS9595.A363I6414 2017 C2017-941205-1

Les Éditions XYZ bénéficient du soutien financier du gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). L'éditeur remercie également le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à son programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de *la feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018: éducation, immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

Édition : Pascal Genêt
Traduction : Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Révision : Hélène Bard
Correction : Élaine Parisien
Conception typographique et montage : Édiscript enr.
Conception de la couverture : René St-Amand
Illustration de la couverture : Mlenny, iStockphoto.com

Titre original : *Indian Horse*
Copyright © 2012 Richard Wagamese
Publié originellement par Douglas & McIntyre (2012) Ltd.
Publié avec l'accord de Westwood Creative Artists Ltd.

Copyright © 2017, Les Éditions XYZ pour la traduction française en Amérique du Nord

ISBN version imprimée : 978-2-89772-076-6
ISBN version numérique (PDF) : 978-2-89772-077-3
ISBN version numérique (ePub) : 978-2-89772-078-0

Dépôt légal : 3e trimestre 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion/distribution au Canada :
Distribution HMH
1815, avenue De Lorimier
Montréal (Québec) H2K 3W6
www.distributionhmh.com

www.editionsxyz.com

Pour ma femme, Debra Powell,
qui me permet de baigner
dans sa lumière et de devenir plus.

Je viens dans la paix des choses sauvages
qui ne taxent pas leur existence de pensées
tristes. Je viens dans la présence de l'eau immobile.
Et je sens au-dessus de moi les étoiles nyctalopes,
j'attends leur lumière. Un moment
je me repose dans la grâce du monde, et suis libre.

WENDELL BERRY, *The Peace of Wild Things*

1

Je m'appelle Saul Cheval Indien. Je suis le fils de Mary Mandamin et de John Cheval Indien. Mon grand-père se nommait Solomon, et mon prénom est un diminutif du sien. Nous appartenons au clan du Poisson des Ojibwés du Nord ou *Anishinabeg* dans notre langue. Nous occupons les territoires qui longent la rivière Winnipeg, là où elle s'évase avant de franchir la frontière du Manitoba, passé le lac des Bois et la rude échine du nord de l'Ontario. On raconte que nos pommettes sont taillées dans les crêtes de granit qui dominent notre terre natale. On raconte que nous avons les yeux brun foncé à cause du suintement de la terre féconde qui entoure les lacs et les marécages. Les Anciens affirment que nos longs cheveux droits dérivent des herbes ondulantes qui bordent les baies. Nos mains et nos pieds sont larges, plats et forts, telles les pattes d'un ours. Nos ancêtres ont appris à parcourir avec aisance les territoires que les *Zhaunagush,* les hommes blancs venus après nous, ont redoutés, tant qu'ils ont eu besoin de notre aide pour y naviguer. Notre parole roule et cascade comme les rivières qui nous servent de routes. Nos légendes révèlent que nous sommes issus du sein de la Terre-Mère, appelée Aki. Nous jaillissons intacts, le cœur d'Aki battant dans nos oreilles, prêts à la défendre et à la protéger. Quand

je suis né, les nôtres parlaient encore cette langue. Nous ne nous étions pas encore soustraits à l'influence de nos légendes. Cette frontière, ma génération l'a franchie, et nous rêvons d'un retour inaccompli.

Les gens d'ici tiennent mordicus à ce que je raconte mon histoire. Ils disent que je ne saurai où je vais qu'à condition de savoir d'où je viens. Les réponses sont en moi, soutiennent-ils. En racontant leur histoire, les ivrognes invétérés, tels que moi, réussissent parfois à se délivrer de la bouteille et de la vie qui les a conduits à elle. Je me moque de tout ça comme de l'an quarante. Mais si c'est la condition d'une libération plus rapide, je vais la raconter, mon histoire.

Je suis ici à l'initiative des travailleurs sociaux de l'hôpital. Aube nouvelle. Un centre de traitement, comme on dit. Les conseillers affirment que le Créateur ainsi que les Grands-Mères et les Grands-Pères veulent que je vive. Ils en disent, des choses. En fait, ils parlent sans arrêt et s'attendent à ce que nous devenions comme eux. Ils restent assis, l'œil brillant, humide et débordant d'espoir, et ils s'imaginent que leur attente nous échappe. Les yeux rivés sur mes chaussures, je sens leur impatience. C'est ce qu'ils appellent « partager », l'un des anciens principes tribaux des Ojibwés, répètent-ils. La réunion de plusieurs cœurs qui battent à l'unisson nous rend plus forts. Il s'agit de la raison d'être des cercles de partage.

Nous sommes au moins une trentaine, ici. Des âmes en peine, de la fin de l'adolescence jusque dans la trentaine, comme moi, et une femme si vieille qu'elle ne peut plus parler. Nous passons nos journées en cercle. Parler me fatigue. Me lasse. Me donne envie de boire. Mais je

tiens le coup. Et quand mon conseiller attitré, Moses, me convoque dans son bureau pour un tête-à-tête, je tiens le coup aussi. Je suis ici depuis un mois. Avant, j'ai passé six semaines à l'hôpital. Ma plus longue période de sobriété depuis des années. Ce séjour n'est donc pas tout à fait inutile. Mon corps me semble plus fort. J'ai les idées claires. Je mange avec appétit. Mais, disent-ils, le moment est venu de passer aux choses les plus difficiles. « Pour vivre en paix avec nous-mêmes, nous devons raconter notre histoire. »

Je ne peux pas raconter la mienne dans le cercle. Ça, au moins, je le sais. Il y a trop de tri à faire. Les rares fois où j'ai ouvert la bouche, j'ai vu les plus jeunes gigoter sur leur chaise. Ils ne me croient pas ; ou alors, mes propos les mettent en colère. De toute façon, je ne peux pas parler dans un tel contexte. Moses m'a donné la permission de mettre les choses par écrit. C'est ce que je vais faire. Puis je poursuivrai ma vie. Quelque part.

Nous avons des rites et des cérémonies qui ont pour but de nous donner des visions. Je n'y ai jamais participé, mais j'ai vu des choses. J'ai été soulevé, sorti du monde matériel et emmené dans un espace-temps au rythme différent. Sans sortir des limites de notre bas monde, j'avais les yeux d'un homme né dans une autre dimension. Nos sorciers diraient de moi que je suis un voyant. Mais j'étais l'esclave d'un pouvoir que je n'ai jamais compris. Mon don m'a abandonné il y a des années, et sa perte a été mon plus grand chagrin. J'ai parfois l'impression que, depuis, je m'emploie à le récupérer.

2

Je n'étais pas là lorsque le premier cheval indien est débarqué chez nous, mais, enfant, on m'a raconté l'histoire si souvent que c'est comme si je l'avais vécue.

Le cheval était étranger aux Ojibwés. Notre terre était une chose indomptée, composée de lacs, de rivières, de tourbières et de marécages entourés par des citadelles de buissons et de rochers, dans l'enchevêtrement labyrinthique du pays. Nul besoin de cartes pour s'y retrouver. Nous appartenions aux *manitous.* Le lynx, le loup, le carcajou, l'ours, la grue, l'aigle, l'esturgeon, le chevreuil et l'orignal partageaient notre temps et notre espace. Le cheval était un esprit chien conçu pour parcourir de grands espaces. Dans notre vieille langue, il n'y avait pas de mot pour désigner cet animal, jusqu'au jour où mon arrière-grand-père en a ramené un du Manitoba.

Lorsque le soleil était chaud et que, dans le bruissement des feuilles, on entendait le vent chanter, les nôtres disaient que les *Maymaygwayseeuk,* les esprits de l'eau, dansaient. C'était ce genre de jour là. Étincelant. Les yeux des esprits se reflétaient sur l'eau.

Un jour de la fin de l'hiver, mon arrière-grand-père, ignorant la morsure du vent du nord, s'était aventuré vers l'ouest et les terres de nos cousins, les Ojibwés des Plaines. Il avait pour nom *Shabogeesick :* Ciel Penché.

Il était sorcier et trappeur. Parce qu'il passait beaucoup de temps sur la terre, la terre lui racontait des choses, lui parlait des mystères et des enseignements. On raconte qu'il avait le pouvoir de communiquer par la pensée, possédait le grand don des premiers maîtres. Médecine puissante qui lui permettait de transmettre des enseignements vitaux à des gens séparés par de formidables distances. Shabogeesick a été l'un des derniers à revendiquer son énergie avant que l'histoire la foule aux pieds. Un jour, cette terre l'a appelé et il est parti sans dire un mot. Personne ne s'est inquiété. C'était fréquent, pour lui.

Quand, par un après-midi de la fin du printemps, il a surgi de la forêt, venant de l'est, il tenait un étrange animal noir par un licou en corde. N'ayant jamais vu une telle créature, les nôtres ont pris peur. Massive. Aussi grande qu'un orignal, mais sans bois ; le bruit de ses sabots sur le sol rappelait celui des tambours. Comme un grand vent qui s'infiltre dans une fissure entre deux rochers. Les autres ont reculé devant la bête.

« Qu'est-ce que c'est ? lui ont-ils demandé. Ça se mange ?

— Pourquoi cet animal marche-t-il à côté d'un homme ? C'est un chien ? C'est un grand-père égaré ? »

Les gens avaient beaucoup de questions. Nul n'approchait l'animal. Quand il a baissé la tête et s'est mis à brouter, les nôtres ont laissé entendre un hoquet collectif.

« C'est comme un chevreuil.

— Il est aussi doux qu'un *Waywashkeezhee ?*

— C'est un cheval, a expliqué Shabogeesick. Là où vivent nos cousins, on s'en sert pour parcourir de longues distances, transporter des charges trop lourdes pour les

hommes et annoncer la présence des Zhaunagush avant qu'ils apparaissent.

— Cheval », ont répété les nôtres à l'unisson.

L'animal, levant la tête, a henni, et ils ont eu peur.

« Se moque-t-il de nous ? ont-ils demandé.

— Il s'annonce, a répondu Shabogeesick. Il est porteur de grands enseignements. »

Il avait rapporté l'animal à bord d'un train et marché les cinquante kilomètres qui séparaient la gare de notre campement sur la rivière Winnipeg. C'était un percheron. Un cheval de trait. Une bête faite pour travailler, et Shabogeesick a enseigné aux autres à lui passer le licou, à le gréer de courroies fabriquées à l'aide de racines de cèdre et de cordes venant du poste de traite pour lui faire tirer, sur des kilomètres de forêt, des carcasses d'orignal ou d'ours. Les enfants ont appris à monter sur son large dos. Le cheval remorquait des traîneaux lestés d'Anciens dans les neiges profondes de l'hiver et permettait aux hommes d'abattre des arbres et de les transporter jusqu'à la rivière où, pour de l'argent, ils les faisaient flotter jusqu'au moulin à scie. Cheval était effectivement un cadeau et ils l'appelaient *Kitchi-Animoosh.* Grand Chien.

Puis, un jour, Shabogeesick a fait venir tout le monde sur les rochers qui enseignent, là où les Anciens dessinaient des récits sur la pierre. On ne convoquait les gens sur ces rochers sacrés que pour leur communiquer des informations vitales. Aujourd'hui, plus personne ne sait où cet endroit se trouve. Parmi toutes les choses qui allaient mourir à la faveur des changements à venir, le chemin qui mène à ce lieu sacré représente peut-être la perte la plus tragique. Shabogeesick était venu avec

Kitchi-Animoosh et, pendant que mon grand-père parlait, Cheval mordillait le succulent feuillage des trembles.

« Lorsque le cheval m'a appelé la première fois, je n'ai pas compris son message, leur a dit Shabogeesick. Je n'avais encore jamais entendu cette voix. Mais nos cousins des plaines m'ont parlé de la bonté de cet Être, et pendant des jours et des jours, j'ai jeûné et prié dans la suerie pour apprendre à parler avec lui.

Quand je suis sorti de la suerie, ce Cheval était là. J'ai arpenté les plaines avec lui et le Cheval m'a transmis ses enseignements.

Un grand changement s'annonce. Il viendra à la vitesse de la lumière et brûlera nos vies. C'est ce que m'a confié Cheval sous la grande vasque du ciel. "Les Gens verront de nombreuses choses qu'ils n'ont encore jamais vues et je ne suis que l'une d'elles." Voilà ce qu'il m'a dit.

Quand les Zhaunagush sont venus, ils ont emmené le Cheval. Aux yeux des Gens, le Cheval était unique. Ils ont cherché à acquérir sa médecine. Monter sur un de ces esprits, courser contre le vent avec lui, c'était un honneur. Mais, pour les Zhaunagush, il s'agissait d'un vol, d'un comportement digne de moins que rien, et ils nous ont appelés les voleurs de chevaux.

Le changement qui nous attend prendra de multiples formes. Celles d'images mystérieuses à nos yeux, de sons grinçants à nos oreilles, de façons de penser qui exploseront comme le tonnerre dans nos cœurs et nos esprits. Mais nous devons apprendre à monter tous les chevaux du changement. C'est ce que nous ordonne l'avenir, et notre survie en dépend. Tel est l'enseignement spirituel du Cheval. »

Les Gens n'ont su quel sens donner à ces paroles. Les propos de Shabogeesick les ont effrayés. Mais ils avaient confiance en lui et ils en étaient venus à aimer Kitchi-Animoosh. Alors ils ont bien pris soin de lui, se sont procuré, en échange d'autres biens, du grain et du foin de qualité au chemin de fer. Les enfants montaient sur lui pour le garder en forme. Quand les hommes du traité nous ont trouvés dans le campement isolé et nous ont fait signer nos noms dans le registre, ils ont été surpris de voir le cheval. Quand ils nous ont demandé comment il était arrivé là, les gens ont montré Shabogeesick, et ce sont les Zhaunagush qui lui ont donné le nom de Cheval Indien. Il est resté dans la famille.

3

Tout ce que je savais d'indien est mort à l'hiver 1961, celui de mes huit ans.

Ma grand-mère, Naomi, était très vieille à l'époque. C'était la matriarche de la petite bande où je suis né. Dans ce temps-là, nous vivions dans la forêt. Nous avions peu de contacts avec d'autres, sauf les Zhaunagush du comptoir Northern, à Minaki, à qui nous vendions nos fourrures et nos petits fruits. De loin en loin, des bandes d'Indiens nomades tombaient sur nos campements. Au moindre signe de l'approche d'un inconnu, ma grand-mère nous cachait au milieu des arbres, mon frère Benjamin et moi. Nous y restions jusqu'au départ de l'intrus, au besoin pendant un jour ou deux.

Un spectre hantait notre campement. Nous apercevions l'ombre de cet être funeste dans les rides du visage de notre mère. Parfois, elle se blottissait auprès du feu, où elle serrait et desserrait les poings, ses yeux pareils à des lunes noires dans la lumière des flammes. Dans ces moments-là, elle restait muette, inconsolable. Je m'avançais vers elle et je lui prenais la main, mais elle ne remarquait même pas ma présence. On l'aurait dite sous l'emprise d'une médecine puissante qu'aucun chaman n'avait le pouvoir de contrecarrer. Ce spectre se voyait chez d'autres adultes, mon père, ma tante et mon

oncle. Mais c'est chez ma mère que sa présence nous effrayait le plus.

« Le pensionnat, chuchotait-elle dans ces moments-là. Le pensionnat. »

C'était le pensionnat que Naomi nous cachait. C'était le pensionnat qui avait obligé ma mère à se replier sur elle-même, au point où, pour le monde extérieur, elle cessait parfois d'exister. Sous les yeux de Naomi, les adultes de notre campement, quand ils étaient enfants, avaient été enlevés. Ils étaient rentrés lestés d'un chagrin inaccessible. À la mort de mon grand-père, ma grand-mère avait ramené sa famille sur la terre des ancêtres dans l'espoir que le mode de vie des Ojibwés les guérirait, allégerait leurs souffrances.

Outre mon frère, j'avais une sœur que je n'ai jamais rencontrée. Elle s'appelait Rachel. L'année précédant ma naissance, elle a disparu. À l'âge de six ans.

« Les Zhaunagush sont venus de l'autre rive, nous a raconté notre grand-mère, à Benjamin et à moi, un jour que nous étions cachés parmi les arbres. C'était la fin du mois d'août et nous revenions à la rivière après avoir passé l'été dans notre campement du One Man Lake. Nos canots débordaient de petits fruits. Nous avions le projet de nous rendre à Minaki pour les vendre et acheter des fournitures pour l'hiver.

Je n'ai jamais pensé que les Zhaunagush viendraient à l'aube. Moi, j'ai toujours cru que les Zhaunagush faisaient la grasse matinée comme de vieux ours bedonnants. Mais ils sont entrés dans notre campement et j'ai mis ma robe sur Benjamin, qui était tout petit, et je l'ai caché. Mais ils ont trouvé Rachel et l'ont emmenée dans leur bateau.

Je les ai observés depuis les rochers. Eux, ils avaient un bateau à moteur. Quand, après un coude de la rivière, ils ont disparu, j'ai songé à la vitesse à laquelle les choses disparaissent parfois. Les cris de la petite restaient en suspension, comme la fumée d'un feu de bois vert. Quand ils ont fini par disparaître, il n'est plus resté que le sillage de ce bateau qui roulait sur les galets à mes pieds.

C'est tout ce qu'il me reste d'elle aujourd'hui : le clapotis de l'eau sur les galets. Chaque fois que j'entends ce son, je songe à l'aube où les hommes blancs sont venus nous voler Rachel. »

À l'approche des hommes blancs, nous nous cachions donc. Benjamin et moi avions l'ouïe fine de ceux qui vivent dans la forêt. En entendant le bourdonnement d'un moteur, nous avions le réflexe de disparaître. Nous prenions la vieille femme par la main et nous filions entre les arbres, où nous trouvions un endroit où nous terrer jusqu'à ce que le danger soit passé.

J'ai appris l'anglais en même temps que l'ojibwé. Mon père m'a appris à lire dans des livres écrits par des Zhaunagush, m'a appris à prononcer les sons qui correspondaient aux lettres en me guidant du bout de son doigt. Ils me semblaient durs, les mots des hommes blancs, tranchants et pointus sur ma langue. La vieille Naomi, opposée à cette idée, avait tenté de jeter les livres dans les flammes.

« Ils ont plusieurs manières de venir, ces Zhaunagush, disait-elle. Leur parler et leurs histoires peuvent vous enlever aussi vite que leurs bateaux. »

J'ai donc grandi dans la crainte de l'homme blanc. Les faits m'ont donné raison.

En 1957, l'année de mes quatre ans, ils ont pris mon frère, Benjamin. La vieille femme et moi ramassions des racines dans une clairière, derrière les arbres qui bordaient la rivière. Les hommes et mon frère installaient des filets, au pied des rapides. L'avion est venu de l'ouest et nous l'avons entendu trop tard. Naomi et moi avons trouvé une crevasse dans les rochers. Les hommes et mon frère n'avaient nulle part où aller. L'avion leur bloquait le chemin. Sortis en rampant de la crevasse entre les rochers, nous avons vu les occupants de l'avion mettre une embarcation à l'eau et forcer le canot de ma famille à gagner l'autre rive. Ils avaient des fusils, ces Zhaunagush. Sinon, mon père et mon oncle les auraient repoussés et nous aurions trouvé refuge dans l'arrière-pays. Mais ils ont pris mon frère sous la menace de leurs armes et ils l'ont fait monter dans leur avion.

Ma mère s'est effondrée sur le long rocher plat qui s'avance dans la rivière, près de notre campement. Personne n'a pu la bouger de là. Elle est restée à cet endroit pendant quatre jours, et ce sont les premières pluies froides d'automne qui l'ont forcée à se relever et à se réfugier auprès du feu. Je l'avais perdue. C'était évident. Ayant pleuré pendant des jours, elle était émaciée et épuisée, sa peau comme une tente sur ses os. Quand il a disparu, Benjamin a emporté avec lui une partie d'elle, et rien ni personne n'a pu combler ce vide. Mon père a essayé. Il ne l'a pas quittée pendant des semaines. Maintenant qu'elle avait perdu deux enfants, les seuls mots qu'elle prononçait, c'était « le pensionnat ». Ils faisaient comme une meurtrissure dans l'air, ces mots. Il l'a donc laissée. Lui et mon oncle ont descendu la rivière

pour vendre les baies. Quand ils sont revenus, ils étaient avec l'homme blanc dans des bouteilles brunes. « Les esprits », disait Naomi. Les mauvais esprits. À cause de ces esprits, les adultes avaient de drôles de mouvements saccadés, et leurs mots s'emmêlaient. Je m'endormais au milieu de rires maléfiques. Parfois, ma mère bondissait sur ses pieds et dansait autour du feu, et elle projetait sur les peaux de la tente les ombres d'un squelette. Je serrais ma tunique contre ma gorge et j'attendais le sommeil, là où mon frère avait dormi.

Les nuits claires, la vieille femme et moi avions l'habitude de nous asseoir sur des rochers au bord de la rivière. Les étoiles tournaient comme des toupies au-dessus de nos têtes et les loups s'interpellaient. Naomi me racontait des histoires des temps anciens. Me parlait de mon grand-père et des remèdes qu'il transportait. De bons remèdes. Des remèdes ojibwés. La rivière, scintillant sous la lune du Nord, serpentait. Dans son clapotis, j'entendais parfois des bribes de chansons dans la langue des Ojibwés. Des chants d'honneur qui s'élevaient au-dessus de la souffrance causée par l'absence de mon frère. La voix me soutenait, comme la main ferme et chaude de Naomi sur ma frêle épaule.

Enfermé dans un centre de désintoxication, Saul Cheval Indien touche le fond et il semble qu'il n'y ait plus qu'une seule issue à son existence. Plongé en pleine introspection, cet Ojibwé, d'origine *Anishinabeg* du Nord ontarien, se remémore à la fois les horreurs vécues dans les pensionnats autochtones et sa passion pour le hockey, sport dans lequel il excelle. Saul, confronté aux dures réalités du Canada des années 1960-1970, a été victime de racisme et a subi les effets dévastateurs de l'aliénation et du déracinement culturels qui ont frappé plusieurs communautés des Premières Nations. Avec empathie et perspicacité, Richard Wagamese brosse le portrait d'un homme broyé par son destin et, plus largement, d'une génération d'autochtones victimes de leur époque et du déclin de leur culture.

« UNE ŒUVRE D'ART INOUBLIABLE »
— National Post

« DES PAGES DE PURE GRÂCE »
— Winnipeg Free Press

« À LA FOIS CHOQUANT ET HORS DE L'ORDINAIRE, PRÉCIEUX ET VRAI »
— Globe & Mail

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

www.editionsxyz.com